**GORODOK (GOURIEV-)**, ville de la Russie d'Europe. V. Gouriev.

**GOROGNEA**, rivière du Brésil qui prend sa source dans la Sessa-Taugatinga, reçoit le Pyrahim, le Boqueirao, la Calinde et le Praim, et se jette dans le Paranahiba après un cours de 650 kilom.

**GOROKHOV**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 150 kilom. E. de Vladimir, sur la Khiasma; 3,000 hab. Fonderie de cloches; filature de lin. Commerce de transit assez important entre Saint-Pétersbourg et Astrakhan.

**GORONWY-OWEN**, poëte gallois, né en 1722. Il suivit la carrière ecclésiastique et tint des écoles dans diverses villes d'Angleterre, puis se rendit, en 1757, dans l'Amérique du Nord, et devint curé de Saint-André dans la Virginie, où il mourut à une époque incertaine. Goronwy connaissait plusieurs langues et composait des vers avec beaucoup de facilité. On estime particulièrement ses poésies galloises, qui sont regardées comme des modèles. Elles consistent en *Odes*, en deux poëmes, l'un sur le *Jugement dernier*, l'autre sur la *Poursuite du bonheur*, etc.

**GOROPHIUS BECCANUS**, médecin belge. V. Bécan.

**GOROSTIZA** (Manuel-Edouard de), écrivain et diplomate espagnol, né en 1790, à la Vera-Cruz, dont son père était gouverneur. A l'âge de vingt-cinq ans, il était déjà avantageusement connu à Madrid comme auteur dramatique; mais, s'étant montré partisan de la révolution de 1820, il dut, trois ans plus tard, chercher un refuge en Angleterre. Ce fut lui que les Mexicains envoyèrent aux cours de Londres et de Paris pour obtenir d'elles qu'elles reconnussent leur indépendance. A son retour à Mexico, il fut nommé conseiller d'Etat et directeur du Théâtre-National. Malgré ses occupations politiques, M. Gorostiza n'a pas cessé d'écrire pour le théâtre. Parmi ses œuvres les plus estimées, nous mentionnerons : l'*Amour et du pain sec*, que M. Scribe a imité dans *Une chaumière et son cœur;* les *Costumes du vieux temps; Indulgence pour tous; Tel quel; Don Dieguito.* On a publié à Bruxelles (1825, 2 vol.) un choix des pièces de M. Gorostiza, qui est aussi l'auteur d'un mémoire sur la mission qu'il remplit en Europe.

**GOROUAL**, ancienne province de l'Indoustan anglais. V. Gherwal.

**GOROUKPOUR** ou **GARAKPOUR**, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Calcutta, dans l'ancienne province d'Oude, sur la rive gauche du Rapty, à 123 kilom. E. de Feyzabab; 20,000 hab. Le district de Goroukpour est borné au N. par le Népaul, à l'E. par le district de Salem, au S. par ceux de Ghagipour et Dzouanpour, et à l'O. par le domaine du nabab d'Oude. Etendue, 24,732 kilom. carrés, en partie couverte de forêts peuplées d'éléphants et d'animaux sauvages; 3,087,874 hab. Les principales villes sont Goroukpour, la capitale du district, et Azimghur. Le nabab d'Oude céda ce territoire aux Anglais en 1801.

**GORPIÆUS** s. m. (gor-pi-é-uss). Chronol. Nom du premier mois de l'année des Macédoniens. ‖ Mois des Cypriotes, correspondant à notre mois de septembre.

**GORRA** s. f. (gor-ra). Cost. Bonnet de soie noire tricotée, en usage à Venise : *La* gorra *fut adoptée en France au commencement du siècle actuel.* (Complém. de l'Acad.) ‖ On dit aussi goura.

— Pêche. Lieu resserré dans le lit d'une rivière.

**GORRA** ou **GHORRAH**, autrefois *Hyphasis*, nom que prenaient à leur réunion le Setleje et la Beyah, rivières de l'Indoustan.

**GORRESIO** (Gaspard), orientaliste italien, né à Bagnasco (Piémont) en 1808. Il fut élevé au collége de Mondovi, où il prit ses degrés en 1830. Après avoir voyagé deux ans en Allemagne, il fut nommé professeur d'histoire à l'École militaire de Turin. Par la suite, ayant résolu de se livrer à l'étude des langues indo-germaniques, il vint à Paris, en 1838, pour suivre les leçons de Burnouf. Ce fut alors qu'il conçut le dessein de publier une édition du texte sanscrit du *Ramâyâna*, accompagnée d'une traduction italienne. Cet ouvrage, qui l'occupa dix années, sortit des presses de l'Imprimerie impériale sous ce titre : *Ramâyâna*, poëme sanscrit de Valmici (10 vol.). En 1852, Gorresio fut nommé à la chaire de sanscrit de Turin, et depuis il s'occupa à traduire l'autre grand poëme épique indien, le *Mahabhârata.* En 1862, il fut nommé directeur de la bibliothèque de Turin. Depuis 1856, il est membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Outre les ouvrages cités, on doit à M. Gorresio un grand nombre de mémoires et d'articles de journaux et de revues.

**GORRIS** (Pierre), médecin français, né à Bourges, qui vivait au xvie siècle. Il acquit une assez grande réputation par la publication de deux ouvrages : *Praxis medicinæ* (Venise, 1545), et *Formulæ remediorum quibus medici vulgo utantur* (Paris, 1560).

**GORRIS** (Jean de), médecin français, fils du précédent, né à Paris en 1505, mort en 1577. Il fut reçu docteur le 18 avril 1541, et élu doyen en 1548. Des Gorris était très-attaché à la religion calviniste; il fut rayé de la Faculté avec plusieurs autres médecins de la même opinion. Il échappa aux massacres de la Saint-Barthélemy; mais il en avait sans cesse devant les yeux les déplorables scènes, à ce point qu'il en devint comme halluciné.

Des Gorris était partisan de cette école hippocratique philologique qui contribua fortement à la renaissance de la médecine grecque par l'épuration des textes des livres de l'antiquité. Son principal ouvrage a pour titre : *Definitionum medicarum libri XXIX* (Paris, 1564). C'est une sorte de dictionnaire grec-latin de tous les termes employés dans l'école et dans les œuvres des médecins de l'antiquité. On a également de lui des éditions, avec commentaires, de divers ouvrages de Galien, d'Hippocrate et de Nicander.

**GORRON**, bourg de France (Mayenne), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Mayenne; pop. aggl., 2,003 hab. — pop. tot., 2,689 hab. Nombreux moulins à blé, à huile et à tan; tannerie, fabriques de sabots, tissus de coton.

**GORSAS** (Antoine-Joseph), publiciste, conventionnel girondin, né à Limoges en 1751, décapité en 1793. Il fonda une maison d'éducation à Versailles et fut renfermé à Bicêtre, en 1788, comme corrupteur des mœurs de ses élèves, accusation renouvelée contre lui plus tard, mais qui ne s'appuie sur aucune preuve. Lors de la réunion des états généraux, il créa le *Courrier de Versailles*, journal qui prit ensuite le titre de *Courrier des départements*, et qui eut sa part d'influence sur les événements de la Révolution. On le vit figurer activement dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, du 20 juin et du 10 août 1792. Nommé député à la Convention par le département de l'Oise, il se prononça contre la mort de Louis XVI, et, comme gage de son retour à la modération, fit une guerre implacable, mais impuissante, aux chefs de la Montagne, particulièrement à Marat. Ses presses furent brisées par le peuple le 8 mars 1793. Proscrit avec les girondins, le 31 mai, il réunit ses efforts à ceux de ses amis pour soulever la Normandie et la Bretagne, fut mis hors la loi et arrêté à Paris, où il avait eu l'imprudence de venir pour voir sa maîtresse, libraire au Palais-Royal. Le même jour, on constatait son identité et il montait sur l'échafaud. Gorsas a laissé, entre autres écrits : l'*Ane promeneur*, ou *Critès promené par son âne* (Paris, 1786, in-8°), satire plaisante des ridicules du passé.

**Gorsas** (les chemises à), ou l'**Arrestation de Mesdames, tantes du roi, à Arnay-le-Duc.** Cette locution, *les chemises à Gorsas*, est passée en proverbe, et sert de titre à une facétie à laquelle les écrivains royalistes donnèrent une grande vogue en 1791. Cet épisode de la Révolution se rattache à la polémique qui eut lieu à l'occasion de l'émigration de Mesdames. Ce départ des tantes de Louis XVI, au moment où les princes émigrés et tous les ennemis de la Révolution préparaient ouvertement la guerre étrangère et la guerre civile, causa beaucoup d'inquiétude et d'irritation. Il n'était que trop clair que les membres de la famille royale n'acceptaient aucune des réformes, et que leur projet était de passer successivement à l'étranger pour armer l'Europe contre nous et restaurer la monarchie absolue, avec l'aide des baïonnettes de la coalition. Quelques mois plus tard, la fuite de Varennes vint prouver que c'était bien là, en effet, le plan qui avait été formé. Aux craintes du public, aux réclamations des autorités, Louis XVI, avec sa duplicité ordinaire, se contenta de répondre (détail piquant) que la *déclaration des droits* permettait à ses tantes de voyager. Le moment était singulièrement choisi. C'était sans doute aussi au nom de la *déclaration des droits* que d'Artois et tous les émigrés nouaient leurs complots et leurs trahisons contre cette nation même qui continuait bénévolement à leur payer d'énormes pensions. Bien entendu, Mesdames emportaient également leurs pensions; leur droit restait entier. Elles emportaient, en outre, hors de France des sommes considérables, et cela dans un moment de pénurie publique. Gorsas, journaliste très-modéré, soutenait avec beaucoup de raison que la nation n'entretenait pas des princes pour qu'ils allassent se fixer à l'étranger, dépenser au profit de nos ennemis les sommes que le peuple s'épuisait à leur fournir, et très-probablement les employer à solder des conspirations. Il ajoutait : « Tout ce que vous possédez, depuis votre château de Bellevue jusqu'à vos dentelles, jusqu'à vos jupes, jusqu'à vos *chemises* (pardonnez-moi le mot), ne vous appartient en aucune manière. Toutes ces choses appartiennent à la nation. » (*Courrier de Paris dans les* 83 *départements*, 9 février 1791.)

Les pamphlétaires royalistes, avec leur bonne foi accoutumée, crièrent par-dessus les toits que Gorsas réclamait ses propres chemises, emportées suivant lui par Mesdames. On sait que c'était la tactique invariable de ces spirituels écervelés de tourner les questions les plus graves en bouffonneries, s'imaginant qu'ils auraient raison de cette odieuse Révolution par des pasquinades. L'académicien Arnault, dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire*, publiés en 1833, s'égaye encore, après quarante ans, aux dépens du pauvre Gorsas, qui s'écria, dit-il : « Vous emportez mes chemises! » On voit, par la citation fidèle que nous donnons ci-dessus du journal de Gorsas, comme cela est exact. Mais Arnault, ancien laquais de Monsieur, avait lui-même fait partie de cette coterie de libellistes et de viveurs que soudoyait la cour, et qui escarmouchaient dans les *Actes des apôtres* et autres feuilles diffamatoires.

Un autre barbouilleur de cette école, le chansonnier Marchant (qui mit la Constitution en vaudevilles), s'empara de ce beau thème et fit une chanson sur l'air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.* Il supposait que la municipalité d'Arnay-le-Duc, où Mesdames avaient été retenues quelques jours, s'était présentée devant les princesses en leur réclamant les fameuses chemises :

Donnez-nous les chemises
A Gorsas,
Donnez-nous les chemises.

Mme Adélaïde répondait :

Je n'ai point les chemises
A Gorsas,
Je n'ai point les chemises.

Mme Victoire ajoutait, en zézayant :

Avait-il des zemises,
Gorzas?
Avait-il des zemises?

Enfin les municipaux fouillaient dans les bagages, naturellement ne trouvaient rien, et tout se terminait à la gloire du trône.

Ces platitudes, soi-disant spirituelles, étaient fort en vogue dans les cercles royalistes, et, pendant quelque temps, le pont-neuf des *Chemises* fit les délices de tous les salons aristocratiques de Paris. Mais toutes ces facéties, d'un goût au moins douteux, n'empêchaient point la Révolution de marcher : c'était chanter sur un volcan.

**GORSCHEN (GROSS-)**, village de Prusse, prov. de Saxe, régence et à 20 kilom. S.-E. de Mersebourg, près de Lutzen; 480 hab. Célèbre par une victoire des Français sur les Russes, remportée le 2 mai 1813.

**GORSKI** (Stanislas Batys), médecin polonais, né dans le gouvernement de Grodno en 1802. Il fit ses études médicales à Vilna, y fut reçu docteur en 1825, et devint, la même année, professeur de pharmacologie à l'université, devint directeur du jardin botanique, et, deux ans plus tard, reprit son ancienne chaire à l'Ecole de médecine. En 1841, il passa quelque temps à voyager et revint ensuite dans les environs de Wilna, où il s'occupa exclusivement de l'étude de l'entomologie et de la botanique. On a de lui : *Zoologie* ou *Histoire naturelle des animaux* (Wilna, 1836-1837, 3 vol.); *Icones potamogetonum, characearum, cyperacearum et graminearum, novas vel minus cognitas species Lithuaniæ illustrantes* (Berlin, 1849, in-fol.); *Analecta ad entomographiam provinciarum occidentali-meridionalium imperii rossici* (Berlin, 1851). Il a, en outre, inséré un grand nombre de mémoires et d'articles dans plusieurs recueils périodiques et ouvrages encyclopédiques allemands et polonais. C'est en son honneur que le professeur Ratzeburg a donné le nom de *tryphon Gorskii* à un nouveau genre de papillon, et Charles Bollé celui de *gorsia conjugata* à un genre de plantes de la famille des bauhiniées.

**GORSSE** (Jean-Louis-Charles-Antoine-Raimond), littérateur et financier français, né à Albi en 1770, mort en 1814. Il suivit quelque temps la carrière militaire, puis devint receveur des contributions à Montauban et inspecteur du cadastre. Pendant ses loisirs, Gorsse avait composé des poésies fugitives et un poëme en dix chants, *Sapho* (Paris, 1805, 2 vol. in-8°), ouvrage bizarre dans lequel il introduisit des vers de toutes les mesures, même des vers blancs, et qui n'eut aucun succès. Il est l'auteur de l'article sur les mines des départements de l'empire publié dans la statistique générale de la France.

**GORSSE** (Joseph-Augustin, baron), général et député français, né en 1784, mort à Albi en 1868. Sorti, en 1802, de l'Ecole polytechnique comme officier d'artillerie, il prit part aux campagnes de l'Empire, devint capitaine en 1810 et chef d'escadron en 1813. Sous la Restauration, il fut nommé lieutenant-colonel (1825), puis colonel (1831), et, en 1841, maréchal de camp. Il fut chargé ensuite de la direction de l'Ecole d'artillerie de Toulouse, et, en 1846, passa dans le cadre de réserve. Retiré à Albi, il devint maire de cette ville et conseiller général. Il se présenta comme candidat officiel dans la circonscription d'Albi, en 1852, et fut élu. Aux élections générales de 1863, il fut réélu. Le baron Gorsse joua un rôle tout à fait passif au Corps législatif et se contenta de soutenir invariablement le gouvernement impérial en toute occasion. Il fut remplacé à la Chambre, lors des élections de 1869, par son fils, né vers 1844. Le gouvernement avait opposé un candidat officiel au nouvel élu, qui ne lui en garda pas rancune et n'en soutint pas moins, dans les rangs du tiers parti libéral, la triste politique du régime impérial, si fatale à la France.

**GORTCHAKOF**, nom d'une célèbre famille russe. V. Gortschakoff.

**GORTER** (Jean de), médecin hollandais, né à Enkuysen en 1689, mort en 1762. Il commença l'étude de la chirurgie chez un praticien de sa ville natale, ensuite à Harlem, sous Tialling van der Hout; puis il se rendit à Leyde (1709) et profita si bien des leçons qu'il y reçut, qu'il obtint le grade de docteur en 1712. Il revint ensuite dans sa ville natale, où il se livra activement à la pratique et à l'étude de son art. L'illustre Boerhaave lui fit donner la chaire de médecine dans la Faculté d'Harderwik, en 1725. Il occupait depuis près de trente ans ce poste honorable, lorsque l'impératrice de Russie Elisabeth le nomma son médecin. Il alla donc s'établir à Saint-Pétersbourg. Mais, ayant perdu sa femme en 1758, il obtint la permission de revenir dans sa patrie, où l'impératrice lui fit servir une pension.

Les écrits de Gorter sont très-nombreux; nous citerons : *De perspiratione insensibili* (Leyde, 1725, in-4°); *De secretione humorum e sanguine, ex solidorum fabrica præcipue et humorum indole demonstrata* (Leyde, 1729, in-4°); *Compendium medicinæ* (Leyde, 1730, in-4°); *Materies medica compendio medicinæ accommodata* (Harderwick, 1735, in-4°); *Morbi epidemici brevis descriptio et curatio per diaphoresin* (Harderwick, 1735, in-4°); *Medicina hippocratica* (Amsterdam, 1739, in-4°); *Medicina dogmatica* (Harderwick, 1741, in-4°); *Praxis medicæ systema* (Harderwick, 1750, in-8°); *Opuscula varia medico-theoretica* (Padoue, 1751, in-4°); *Opuscula medico-pratica* (Padoue, 1751, in-4°).

**GORTÉRIE** s. f. (gor-té-rî — de *Gorter*, bot. et médecin russe). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des corymbifères, comprenant plusieurs espèces, toutes exotiques.

**GORTHÉEN** s. m. (ghor-té-ain — rad. *Gorthée*, n. pr.). Hist. rel. Sectateur de Gorthée, un des disciples de Simon le Magicien. ‖ On a dit aussi gorthénien.

**GORTON** (Samuel), sectaire anglais, né à Gorton vers 1600, mort à Rhode-Island en 1677. L'amour des aventures lui fit abandonner le métier de marchand drapier qu'il exerçait à Londres. Il partit pour Boston, espérant trouver dans cette ville la liberté qu'on lui avait refusée en Angleterre pour prêcher des doctrines extrêmement avancées. Il se trompait. On se scandalisa à Boston, comme on s'était scandalisé à Londres, et à Plymouth encore plus qu'à Boston, car là il fut condamné à une amende et à la prison. On le chassa aussi de Rhode-Island. Vers 1642, le sectaire persécuté acheta des terrains à Shawomet; mais, peu de temps après, il fut saisi avec quelques-uns de ses disciples et conduit à Boston, pour répondre aux accusations portées contre lui comme blasphémateur de l'Evangile et ennemi de toute espèce de gouvernement. Il fut condamné aux travaux forcés, et, par commutation, au bannissement. Gorton retourna à Rhode-Island, invita les sachems à se placer sous la protection de l'Angleterre et porta lui-même à Londres l'acte de cession. Le Parlement reconnut son zèle en lui assurant la paisible possession des terres qu'il avait acquises à Shawomet. A son retour, il donna le nom de Warwick à cette localité, en reconnaissance des services que le comte de Warwick lui avait rendus, et il finit ses jours dans l'obscurité, au milieu de quelques disciples. On a de lui : *Simplicity's defence againts seven-headed policy* (1646, in-4°), et d'autres écrits qui n'ont aucune valeur.

**GORTONIEN** s. m. (gor-to-niain — rad. *Gorton*, n. pr.). Hist. rel. Membre d'une secte fondée à Boston, en 1636, par Samuel Gorton.

**GORTSCHAKOFF** ou **GORTCHAKOFF**, famille princière de Russie, qui fait remonter son origine aux fondateurs de l'empire moscovite, Rurik et Wladimir le Grand. Les membres les plus distingués de cette famille sont : Pierre, né en 1570, et qui se rendit célèbre par la défense de la ville de Smolensk contre les forces supérieures du roi de Pologne Sigismond III. Ce ne fut qu'après un siége de deux ans que l'ennemi parvint à s'emparer de la ville par surprise, en 1611. — Dimitri, arrière-petit-fils de Pierre, né en 1756, mort en 1824, et qui passe pour un des plus grands poëtes de la Russie. Il a écrit des odes et des ballades restées populaires. — Alexandre, frère du précédent, né en 1764, mort en 1825, se distingua comme général sous le czar Alexandre Ier. Jeune encore, il était entré dans l'armée comme aide de camp de son oncle, le célèbre Souwarow, et, après avoir fait les campagnes de Turquie et de Pologne, il fut nommé général en 1798. A la bataille de Zurich, l'année suivante, il était sous les ordres de Korsakow. Gouverneur de Viborg en 1800, il obtint en 1807 le commandement d'un corps d'armée sous le général Benningsen et défit le maréchal Lannes à la bataille de Heilsberg. Durant l'invasion de la Russie, il succéda à Barclay de Tolly comme ministre de la guerre et fut ensuite membre du conseil privé de l'empereur de Russie.

**GORTSCHAKOFF** (André, prince), général russe, mort à Moscou en 1855. Il servit avec le grade de major général en Italie (1799), commanda une division de grenadiers pendant la guerre de 1812, et fut blessé à Borodino. Durant les campagnes de 1813 et de 1814, il eut le commandement du 1er corps d'infanterie et se signala surtout aux batailles de Leipzig et de Paris. Promu, en 1819,



général d'infanterie, il se retira du service actif en 1828 et mourut à un âge fort avancé.

**GORTSCHAKOFF** (Pierre), général russe, fils du prince poëte Dmitri Gortschakoff, né en 1790, mort en 1868. Il prit part aux campagnes de 1812 et de 1813 contre la France, puis entra dans l'armée du Caucase avec le rang de colonel, sous les ordres du général Yermoloff. En 1826, il fut placé à la tête d'une division d'infanterie, et, après la défaite des Turcs à Aidos, il signa les préliminaires du traité d'Andrinople. Nommé gouverneur général de la Sibérie orientale en 1839, il contribua par son énergique attitude à reculer les frontières de l'empire russe. Durant son gouvernement, il fit le long des rives du fleuve Amour, jusqu'à son embouchure, un voyage d'exploration dont la conséquence fut la réunion à la Russie de cet immense territoire. La rigueur du climat et l'état de sa santé obligèrent le prince à se démettre de ses fonctions en 1851. Cependant, lors de la guerre de Crimée, il demanda et obtint d'être placé à la tête d'un corps d'armée (le 6e), qui fut battu à l'Alma et à Inkermann. Le prince donna alors de nouveau sa démission; mais l'empereur, reconnaissant le courage personnel et le dévouement dont il avait fait preuve, le nomma membre du conseil de l'empire et grand-croix de l'ordre d'Alexandre-Newski.

**GORTSCHAKOFF** (Michel), général russe, frère du précédent, né en 1795, mort en 1861. Il entra dans l'armée comme officier au corps de l'artillerie de la garde et devint, en 1826, chef d'état-major du général Rudsewertsch. L'année suivante, il dirigea le siége des forteresses de Schumla et de Silistrie. Lors de la campagne de Pologne, en 1831, il commandait l'artillerie russe au combat de Grochow, où il reçut une blessure grave, et fit preuve d'une grande intrépidité à l'affaire du pont d'Ostroleuka, qu'il emporta avec une vigueur et une habileté qui furent fort admirées. Nommé général d'artillerie en 1843, il fut appelé au commandement militaire de Varsovie et fit partie du conseil d'administration de la Pologne. En 1849, il prit une part importante à la guerre de Hongrie et remporta sur les patriotes hongrois plusieurs avantages importants, dont le dernier fut la prise de Vilagos, qui termina la guerre. Trois ans après, il était envoyé par la Russie pour assister aux obsèques du duc de Wellington. Lors de la guerre d'Orient, en 1853, il reçut le commandement de l'armée du Pruth, lui fit passer le Danube à Ibraïla, le 23 mars de l'année suivante, et se replia avec elle sur les frontières de la Bessarabie, lorsqu'il reçut, au mois de février 1855, le commandement en chef des forces russes en Crimée. L'énergie et l'habileté qu'il déploya dans la défense de Sébastopol, son humanité envers les blessés et les prisonniers, sa courtoisie dans les relations avec l'ennemi ont été unanimement admirées. A la conclusion de la paix, il fut nommé par le czar Alexandre Ier lieutenant général du royaume de Pologne, où il chercha surtout à amener une conciliation. Au commencement de 1861, il fut appelé au conseil de l'empire; mais les événements de Pologne le ramenèrent bientôt dans son gouvernement. Les esprits, profondément exaspérés par la cruelle répression du général Zabolotskoy (27 février), furent par lui ramenés à des sentiments plus calmes. Il consentit à quelques concessions momentanées, désavoua le gouverneur civil Muchanoff et permit l'envoi d'une adresse à l'empereur. Le 31 mars suivant, il publia, en réponse à l'adresse des paysans, un ukase impérial par lequel quelques réformes étaient accordées; mais cette mesure fut accompagnée du renvoi du comité polonais et du licenciement des constables volontaires qui maintenaient l'ordre public, et les troubles recommencèrent. Le prince, déjà malade fort sérieusement, ne put résister à la fatigue que lui causa la répression de ce nouveau soulèvement, et succomba le 30 mai 1861. Son corps, suivant sa volonté suprême, fut transporté à Sébastopol; il voulait reposer sur cette terre qu'il avait si courageusement défendue, à côté de ses compagnons d'armes. Le prince Michel Gortschakoff, dont on ne peut nier les qualités personnelles, appartenait au vieux parti russe et se montra toujours l'adversaire systématique de tout progrès politique ou social. Il composa, avant le passage du Danube, un chant guerrier devenu populaire en Russie.

**GORTSCHAKOFF** (Alexandre), diplomate russe, parent du précédent, né en 1798. Il fit ses études au lycée de Zarskoe-Selo, où il eut pour condisciple le poëte Pouschkine. A l'âge de vingt-deux ans, il débutait dans la diplomatie au congrès de Vérone, comme attaché d'ambassade. Deux ans plus tard, il était nommé secrétaire de légation près le cabinet de Saint-James, et, en 1830, chargé d'affaires à Florence. En 1832, il fut attaché à la légation de Vienne, où la mort de l'ambassadeur de Russie lui donna une importance momentanée. Envoyé neuf ans après, comme ambassadeur, auprès du roi de Wurtemberg, il y négocia le mariage de la grande-duchesse Olga de Russie avec le prince royal et reçut, pour la réussite de cette affaire, le titre de conseiller intime. La réserve dont il fit preuve lors des événements de 1848 et de 1849 en Allemagne lui donna une grande influence lorsqu'il fut envoyé, en 1850, à Francfort-sur-le-Mein, auprès de la diète allemande. Chargé, en 1854, des intérêts de son pays aux conférences de Vienne, il y donna des preuves nouvelles de son talent diplomatique et y resta jusqu'en 1855, époque des négociations pour la paix. L'année suivante, il fut appelé par l'empereur de Russie à succéder au comte Nesselrode comme ministre des affaires étrangères (avril). Lors des affaires napolitaines, il retourna contre la France et l'Angleterre le principe de non-intervention, invoqué précédemment par ces puissances et qui a causé un certain émoi dans le monde politique.

A partir de l'année 1860, le prince Alexandre Gortschakoff a pris une part plus active aux affaires de l'Europe, dont il ne semblait s'occuper depuis quelques années que pour les observer. En 1861, il appuya l'expédition française en Syrie et repoussa les propositions que lui faisait le ministre français, M. Drouyn de Lhuys, pour agir avec l'Angleterre dans la guerre civile des Etats-Unis. Il répondit avec une hauteur presque insultante aux notes de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche relativement à l'insurrection de la Pologne, et consomma, au commencement de 1866, la rupture du gouvernement pontifical et de la Russie, en interrompant toute relation diplomatique. Cette attitude altière était, du reste, l'expression de la pensée impériale et fut récompensée. En 1862, le czar l'avait nommé vice-chancelier de l'empire russe; il lui donna, quelque temps après, les insignes en diamant de l'ordre de Saint-André. Il a donné sa démission en 1867, mais il a repris bientôt la direction des affaires extérieures.

Profondément hostile à la France et à l'Angleterre, qui, à la suite de la guerre d'Orient, avaient imposé à la Russie le traité de Paris, le vieux chancelier épiait depuis longtemps l'occasion d'effacer les résultats d'une guerre malheureuse, lorsque les événements de 1870 vinrent lui en fournir le moyen. Les désastres de la France furent l'occasion dont il profita pour dénoncer le traité de 1856. Le 31 octobre 1870, il adressa aux cabinets de France et d'Angleterre une circulaire dans laquelle il déclarait que la Russie ne se regardait plus comme liée par les clauses du traité. La France battue par l'Allemagne, l'Angleterre surprise, n'avaient aucune force à opposer à la Russie : on dut subir ce qu'avaient amené les circonstances. Un congrès fut tenu à Londres, dans lequel la France ne se fit pas représenter, et le chancelier de l'empire russe obtint tout ce qu'il demandait : le droit de relever Sébastopol et de couvrir la mer Noire de ses vaisseaux. Après un intervalle de quinze ans, grâce aux malheurs de notre pays, on put anéantir les résultats obtenus par une grande guerre; le traité du 30 mars 1856 fut lacéré et remplacé par celui du 13 mai 1871. De son mariage avec la princesse Ouroussof, le prince Alexandre Gortschakoff a eu deux fils, qui entrèrent tous deux dans la carrière diplomatique : l'aîné, Michel, né en 1840, était en 1872 secrétaire de la légation russe à Londres; le plus jeune, Constantin, né en 1842, fut attaché au ministère des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg.

**GORTYNE** s. f. (gor-ti-ne — nom d'une ville de Crète). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, comprenant deux espèces qui habitent l'Europe.

— **Encycl.** Les *gortynes* sont des lépidoptères nocturnes, caractérisés par des antennes simples, des palpes courts, une trompe médiocre; un corselet robuste, surmonté d'une crête; un abdomen lisse, cylindro-conique; des ailes extérieures à frange un peu festonnée. Les chenilles sont vermiformes, munies de plaques écailleuses sur les premiers segments, avec des points verruqueux et de couleur livide. Elles vivent dans l'intérieur des tiges des végétaux, dont elles dévorent la moelle; c'est là qu'elles subissent leurs métamorphoses. La *gortyne* citronnée est un beau papillon jaune, qui habite l'Europe centrale et méridionale; sa chenille vit dans les tiges du bouillon-blanc, de la scrofulaire et du sureau.

**GORTYNE** (*Gortyna*), ancienne ville de l'île de Crète, la plus puissante après la décadence de Gnosse, située à l'O. de Candie, sur le bord de la mer, à l'embouchure du Lethèus, qui se divisait autour de la ville en plusieurs canaux. Les traditions mythologiques fixaient à Gortyne l'endroit où aborda le taureau qui avait enlevé Europe. Les ruines qui subsistent encore attestent la grandeur et l'opulence de cette ville; on y voit une quantité prodigieuse de fûts de marbre et de jaspe, de blocs de granit très-bien travaillés, de colonnes brisées.

Auprès de Gortyne, on trouve un labyrinthe souterrain qui, par mille tours et détours, parcourt tout l'intérieur d'une colline située au pied et au midi du mont Ida. La principale allée a douze cents pas de long, sept ou huit de haut; elle est assez large pour donner passage à trois hommes de front. Elle conduit à une belle salle, qui est au fond du labyrinthe. Mais, pour y arriver, il faut éviter une infinité de rues qui coupent cette allée de tous les côtés, et dans lesquelles on ne saurait s'engager sans courir les plus grands dangers. C'est pour les voyageurs curieux qui visitent les îles du Levant une sorte de point d'honneur d'imiter Tournefort, qui, au dernier siècle, a courageusement tenté cette excursion. Mais il faut être accompagné et prendre ses précautions.

On ne sait si c'est à Gortyne qu'était le fameux labyrinthe de Crète; il paraît, du reste, qu'il en a existé plusieurs en Crète. V. Labyrinthe.

**GORTYNIEN, IENNE** s. et adj. (gor-ti-niain, iè-ne). Géogr. anc. Habitant de Gortyne; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les Gortyniens. *La population* gortynienne.

— Mythol. Surnom d'Esculape, honoré à Gortyne.

**GORTYNIES** s. f. pl. (gor-ti-nî — de *Gortynien*, surnom d'Esculape). Antiq. gr. Fêtes en l'honneur d'Esculape, qui se célébraient à Gortyne et dans les autres villes de l'île de Crète.

**GORTYS**, ville de l'ancien Péloponèse, dans l'Arcadie, près du fleuve Alphée. Cette ville, du temps de Pausanias, n'était déjà plus qu'un bourg. Son temple d'Esculape a disparu, mais elle a conservé les murs de son acropole.

**GORUCK** s. m. (go-ruk). Mamm. Espèce de cochon de l'Inde.

**GORUM** ou **RONK**, village et marigot considérable du Sénégal, qui va rejoindre celui du Four-à-chaux. Il traverse l'île Bettio et le village de Lammsar, où il y a eu un poste français. En passant à ce village, le marigot de Gorum prend le nom de marigot de Lammsar. Le village se nomme Ronk : de là vient que souvent le marigot de Gorum prend, même au début, le nom de marigot de Ronk. Ce village sert d'asile aux débris de la famille des Gueuses, autrefois prépondérante dans le Wallo, mais qui aujourd'hui n'a plus aucune autorité. Quant à la variation de noms que subit le marigot de Gorum, il faut l'attribuer à l'habitude du pays de donner plusieurs noms à ces cours d'eau, leur appliquant celui de chaque village où ils passent.

**GORVELLE** s. f. (gor-vè-le). Ichthyol. Espèce de clupée très-voisine de la sardine, que l'on pêche au Croisic.

**GORYNJA**, dieu guerrier des Slaves, qui lançait des montagnes entières sur ses ennemis.

**GORYTE** s. m. (go-ri-te — du gr. *gorutos*, carquois). Entom. Genre d'insectes hyménoptères assez voisin des guêpes, et comprenant plusieurs espèces répandues en Europe et dans le nord de l'Afrique.

**GORZE**, bourg de France (Moselle), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kil. de Metz, sur la rivière de son nom; pop. aggl., 1,545 hab. — pop. tot., 1,774 hab. Carrières de pierres de taille et de grès bigarré; tanneries, teintureries. L'aqueduc romain qui conduisait les eaux de Gorze à Metz est très-bien conservé. On remarque dans le bourg : l'église paroissiale, dont les parties les plus anciennes datent du xie siècle, le château, qui renferme des appartements bien distribués, de vastes cours, un beau jardin et une chapelle ornée d'élégantes sculptures; le dépôt de mendicité; l'hôtel de ville, d'un aspect monumental, et plusieurs belles habitations particulières.

Le bourg de Gorze existait dès l'époque gallo-romaine; il se développa au moyen âge, autour d'une abbaye de bénédictins dont la fondation remonte au milieu du viiie siècle; cette abbaye fut sécularisée en 1752. Le bourg, entouré de bonne heure d'une enceinte défensive, et protégé par un château fort, fut souvent assiégé et dévasté pendant les luttes des évêques de Metz contre les ducs de Lorraine et de Charles-Quint contre la France. En 1661, le traité de Vincennes le céda définitivement à la France.

Les environs de Gorze offrent des promenades très-agréables. Le bourg est dominé par des hauteurs d'où l'on découvre de jolis points de vue et où l'on remarque plusieurs buts de pèlerinage.

**GOSCHIS** s. m. (goss-chiss). Mamm. Petit chien muet de Saint-Domingue.

**GOSELINI** (Julien), historien et poëte italien, né à Rome en 1525, mort en 1587. Il accompagna à Milan, en qualité de secrétaire, Ferdinand de Gonzague, nommé gouverneur de cette ville en 1546, et remplit les mêmes fonctions sous les successeurs de ce personnage, le duc d'Albe, le duc de Sessa, le duc d'Albuquerque, qui le fit jeter en prison sous l'inculpation d'avoir tué un de ses favoris, et enfin le marquis d'Aimonte, qui le rétablit dans son poste. Goselini fit preuve de beaucoup de prudence et d'habileté dans le maniement des affaires. Il publia plusieurs ouvrages, écrits avec élégance, mais dont le style est trop recherché. Les principaux sont : *Rime* (Milan, 1572), recueil de vers qui eut beaucoup de succès lors de son apparition; la *Vita di don Fernandino Gonzaga* (1574); la *Congiura di Gian-Lodovico Fieschi contro alla republica di Genova*, etc.

**GOSIER** s. m. (go-zié). Pharynx, partie intérieure de la gorge, par où les aliments passent de la bouche dans l'estomac :

Un os lui demeura bien avant au *gosier*.
La Fontaine.

— Larynx, canal par où sort la voix, et qui sert à la respiration : *Un paysan grison a le* gosier *fait comme la première chanteuse de l'Opéra de Naples.* (Volt.). ‖ Organe de la voix : *Un* gosier *de la plus grande flexibilité, et tout cela guidé par une oreille juste, soutenu par un tact sûr et vivifié par une sensibilité exquise, voilà les instruments avec lesquels on peut rendre le chant du rossignol.* (Buff.). *C'est du* gosier *harmonieux d'une belle, plutôt que de la bouche de l'éloquence, que la peinture doit faire sortir ces chaînes dorées qui captivent les cœurs.* (Gresset.)

— Loc. fam. *grand gosier*, Gros mangeur. ‖ *Avoir le gosier sec*, Sentir le besoin ou l'envie de boire. ‖ *Rire, chanter à plein gosier*, Rire, chanter très-fort.

— Mus. *Coup de gosier*, Emission de voix unique, non coupée : *Lier plusieurs notes d'un seul* coup de gosier. ‖ Tuyau de l'orgue par lequel le vent passe du soufflet dans le porte-vent.

— Techn. Partie du soufflet par laquelle le vent passe de la caisse à la buse.

— Ornith. *Grand gosier* ou simplement *gosier*, Nom vulgaire du pélican.

— Entom. Espace du dessous de la tête des insectes, qui est compris entre le trou occipital et la naissance de la lèvre inférieure.

**GOSIER**, bourg de la Guadeloupe, arrond. et à 7 kilom. de la Pointe-à-Pitre; 3,690 hab. Ecoles primaires de garçons et de filles; phare et station de pilotage. Les feux du phare peuvent être aperçus distinctement à 7 milles en mer.

**GOSILLER** v. n. ou intr. (go-zi-llé; *ll* mll.). Techn. Se dit de l'eau-de-vie qui, dans la distillation, passe mêlée de vin.

**GOSLAR**, ville de Prusse, prov. de Hanovre, régence et à 40 kilom. S.-E. d'Hildesheim, sur la Gose, au pied du Rammelsberg; 8,000 hab. Siége de l'administration des importantes mines du Rammelsberg; fabrication de bière renommée; distillerie d'eau-de-vie; fabriques de couleurs, papiers peints, cartes à jouer. Commerce de céréales, laine, huile et fruits.

Goslar, une des villes les plus anciennes de l'Allemagne, servit souvent de résidence aux empereurs et plusieurs diètes y furent tenues. Elle fut assiégée vainement par Christian de Brunswick en 1625, mais les Suédois s'en emparèrent six ans plus tard. Elle appartint au royaume de Hanovre depuis 1816 jusqu'à l'annexion de cet Etat à la Prusse en 1866. Patrie du maréchal de Saxe.

Quoique bien déchue de son ancienne splendeur, Goslar conserve quelques monuments remarquables, parmi lesquels nous signalerons : l'hôtel de ville, bâti au xve siècle; l'hôtel du Kaiserwerth; l'ancienne maison des corporations, dont la façade est ornée de statues d'empereurs romains, qui ont l'air, dit un écrivain allemand, d'huissiers d'université rôtis; la chapelle du Kaisersplatz, dans laquelle on remarque de beaux vitraux, de vieux tableaux, une *Crucifixion* en bois sculpté et l'autel de Krodo; les restes du palais des empereurs, transformés en magasin à blé; le *Zwinger*, vieille tour dont les murs ont 7 mètres d'épaisseur; la *Klosterkirche*, admirable spécimen du style roman, etc. Des beaux jardins de la *Clus* on découvre un magnifique panorama. « La place où se tient le célèbre jeu de l'arquebuse est, dit Henri Heine, une belle prairie ceinte de hautes montagnes. Le marché est petit; au milieu jaillit une fontaine dont l'eau s'épanche dans une grande cuve de métal. En cas d'incendie, on frappe plusieurs coups sur cette cuve, qui rend alors un son retentissant au loin. On ne sait rien de l'origine de cette cuve; quelques-uns disent que le diable l'a autrefois établie, une nuit, sur le marché. A cette époque, les gens étaient encore bêtes et le diable aussi, et ils se faisaient réciproquement des cadeaux. »

**GOSLARITE** s. f. (go-sla-ri-te — du nom de la ville de *Goslar*). Minér. Sulfate de zinc naturel, ainsi appelé par Haidinger, parce que la plus grande partie de celui du commerce vient des environs de Goslar.

— **Encycl.** La *goslarite*, gallitzinite de Beudant, couperose blanche ou vitriol blanc du langage vulgaire, se présente en efflorescences, en aiguilles ou en concrétions fibreuses dans les mines où l'on exploite la blende. On la trouve aussi dissoute dans les eaux de ces mêmes mines. Ses dissolutions concentrées cristallisent à la température ordinaire, et les cristaux ont pour forme primitive un prisme droit rhombique de 91° 7'. Ce minéral paraît provenir de la décomposition du sulfure de zinc, peut-être même de celle des sulfures de fer en contact avec de l'oxyde de zinc. Il est incolore quand il est pur, mais il se recouvre à l'air d'un enduit farineux. Sa pesanteur spécifique s'exprime par le nombre 2. Outre les mines de Goslar, celles de Schemnitz en Hongrie, d'Ydria en Carinthie, et du comté de Cornouailles en Angleterre en fournissent de grandes quantités au commerce.

**GOSLAWSKI** (Maurice), poëte polonais, né dans la Podolie en 1805, mort en 1834. Il s'engagea peu de temps avant la révolution de 1830; il prit à cette révolution une part active, à la fois avec sa plume et son épée, et servit comme lieutenant dans la division des uhlans de Podolie, qui fut chargée de défendre Zamosc contre les Russes. Après une longue résistance, la garnison de cette ville capitula, mais à condition que chacun des